



Makhaïski

et le socialisme des intellectuels

Introduction

Pour cette discussion au CIRA, nous sommes partis de textes de Jan Waclav Makhaïski, qui ont plus de 100 ans mais ont été récemment réédités sous le titre *Le socialisme des intellectuels. Critique des capitalistes du savoir*¹. L'auteur y développe une thèse iconoclaste que l'on peut résumer ainsi: «la finalité des partis prétendument révolutionnaires, d'abord sociaux-démocrates, ensuite communistes, était de servir de marchepied aux intellectuels vers le pouvoir.»²

Que faut-il entendre par intellectuel? Proposons une définition: «Les intellectuels ne sont pas, comme on le dit souvent, des hommes [ou des femmes] qui pensent: ce sont des gens qui font profession de penser et qui prélèvent un salaire aristocratique en raison de la noblesse de cette profession.»³

Qui était Jan Waclav Makhaïski?

Né dans une famille modeste de Pintzov en Pologne russe, Makhaïski doit très jeune gagner sa vie suite au décès de son père. Élève brillant, il commence des études de science et de médecine avant de s'engager dans la lutte révolutionnaire. Influencé tout d'abord par le nationalisme puis par le socialisme polonais, il devient un militant internationaliste lors d'un court exil à Zürich en 1891. Alors qu'il était porteur d'un appel aux ouvriers en grève de Lodz – rédigé et imprimé par ses soins – les enjoignant de lutter contre les capitalistes et le Tsar «avec nos amis, les

1. Jan Waclav Makhaïski, *Le socialisme des intellectuels. Critique des capitalistes du savoir*, Paris, Spartacus, 2014. Le texte qui suit est largement inspiré de la «Présentation» d'Alexandre Skirda qui fait office d'introduction au livre.

2. Charles Jacquier, *Agone*, n°41/42, 2009, p. 27.

3. Georges Sorel, *Réflexions sur la violence*, Paris, Rivière, 1946. p. 240 (texte écrit en 1906), cité par Alexandre Skirda dans sa «Présentation» du livre de Makhaïski, *op.cit.*

ouvriers russes», il est arrêté à la frontière germano-russe en 1892. Après 3 ans de prison, il est condamné à 5 ans de déportation en Sibérie. Il se retrouve dans le lointain village de Vilouïsk en Extrême-Orient russe. Là, il a la possibilité de parfaire ses connaissances politiques grâce à la riche bibliothèque d'un autre exilé. Dès 1898, il commence à se faire connaître parmi ses compagnons de relégation par des brochures qu'il publie. Voici ce qu'en rapporte Trotski, déporté dans la même région:

«Il y avait, dans une colonie plus éloignée vers le Nord, à Vilouïsk, un déporté dont le nom, Makhâïski, gagna bientôt une assez large célébrité. Makhâïski débuta par une critique de l'opportunisme dans la social-démocratie (et obtint un grand succès dans nos colonies d'exilés). Le deuxième cahier donnait la critique du système économique de Marx, et aboutissait à cette conclusion inattendue: *le socialisme est un régime social basé sur l'exploitation des ouvriers par les intellectuels professionnels*⁴. Le troisième cahier apportait, dans l'esprit de l'anarcho-syndicalisme, la négation de la lutte politique. Durant plusieurs mois, les travaux de Makhâïski prirent toute l'attention des déportés de la Lena. Ce fut pour moi un puissant sérum contre l'anarchisme.»⁵

La description de Trotski est sommaire, car la pensée de Makhâïski est plus complexe et ses critiques n'épargnent pas les anarchistes. Son analyse repose sur l'observation d'un phénomène socio-économique lié au développement industriel: l'émergence d'une nouvelle catégorie de salarié e s qualifié e s (ingénieur e s, scientifiques, gestionnaires) qui, en se joignant aux intellectuel le s traditionnel le s (journalistes, professeur e s, professions libérales...) occupent toujours plus de place dans la société. Ces gens profitent de l'exploitation du prolétariat, tout en étant dans une position vulnérable. Ainsi, l'intelligentsia défend la cause de la classe ouvrière pour mieux monnayer ses services auprès des capitalistes, tout en ayant en tête le projet de prendre leur place. Si cela devait se produire, dit Makhâïski, les «esclaves contemporains» ne cesseraient pas «d'être condamné à un travail manuel durant toute leur vie». La plus-value créée par la classe ouvrière passerait dans les mains de l'État et le monde des «mains blanches» continuerait de profiter du revenu national, le transmettant de génération en génération «grâce à la propriété familiale

4. Souligné par nous.

5. Léon Trotski, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1953, p. 143, cité par Alexandre Skirda, *op.cit.*

et à son mode de vie». Aujourd'hui, nous dirions que cette reproduction sociale se réalise par la transmission du capital culturel et social.

Ses critiques visent dans un premier temps la gauche réformiste. Piotr Garvi, qui l'aïda à s'échapper de Sibérie après une nouvelle condamnation, explique notamment que Makhaiski reprochait à la social-démocratie d'avoir discipliné la classe ouvrière en l'empêchant de détruire les fabriques et les machines, protégeant ainsi les biens de la bourgeoisie mieux que les gendarmes! Ensuite, il va s'en prendre à Karl Marx en qui il voyait le prophète de la nouvelle classe dominante. Après une lecture attentive du *Capital*, Makhaiski trouve des passages où Marx privilégie la rémunération du travail complexe par rapport au travail simple à cause de la formation nécessaire. Il apparaît ici que Makhaiski ne croit pas à l'égalité des chances et qu'il réfléchit aux facteurs qui permettent au savoir de devenir «le monopole héréditaire de la minorité privilégiée», dépouillant le prolétariat «de sa capacité d'utiliser normalement son organe naturel: le cerveau.»

Makhaiski s'en prend à la conception matérialiste de l'histoire, à l'existence de «lois» agissant «indépendamment de la volonté des hommes» et refuse de considérer comme «révolutionnaire» et «progressiste» l'action de la bourgeoisie. Pour Makhaiski «le moteur de l'évolution historique n'est pas la contradiction dialectique qui se noue entre le développement des forces productives et les rapports sociaux, mais le rapport établi entre le savoir et le pouvoir, entre les dirigeants et les exécutants, les intellectuels et les manuels, l'élite [...] et la masse».

Il est très probable que Makhaiski ait lu des écrits de Bakounine, notamment ceux où celui-ci s'en prend au projet gouvernemental de Marx et où il souligne qu'un «État populaire» qui disposera du pouvoir économique en plus du pouvoir politique nécessitera tant de connaissances que «ce sera le règne de l'intelligence scientifique, le plus aristocratique, le plus despotique, le plus arrogant et le plus méprisant de tous les régimes. Il y aura une nouvelle classe, une hiérarchie nouvelle de savants réels et fictifs, et le monde se partagera en une minorité dominant au nom de la science, et une immense majorité ignorante»⁶.

La Révolution russe de février 1917 surprend Makhaiski alors qu'il vit à Paris. Comme beaucoup de révolutionnaires, il décide de rejoindre

6. «Lettre de Bakounine aux compagnons du Jura», *Archives Bakounine*, Leiden, 1965, t.III, p. 204, cité par Alexandre Skirda, *ibid*.

la Russie et accueille favorablement la Révolution d'octobre. Mais il déchante rapidement et exprime ses critiques dans une revue, *La Révolution ouvrière*, parue en juillet 1918 (voir extraits en page 15). Celle-ci n'aura qu'un seul numéro... Makhaiski cesse par la suite de publier et survit comme correcteur avant de mourir d'un infarctus, à Moscou, en 1926.

La Pravda lui consacre un long article nécrologique réfutant ses thèses, mais reconnaissant leur influence parmi les ouvriers «les plus arriérés, encore à demi paysans», les «chômeurs, les vagabonds...». De son côté, le militant libertaire Piotr Archinov salue sa mémoire avec sympathie dans la revue des anarchistes russes exilés à Paris, en soulignant combien l'expérience bolchévique avait confirmé ses théories «sur le caractère dominateur et exploiteur du socialisme d'État».

Postérité

Makhaiski fit des émules, qui prolongèrent sa réflexion. Skirda en a établi une longue liste dans sa «Présentation», et nous ne pouvons que conseiller aux lectrices et lecteurs d'en prendre connaissance. Un aspect révélateur est le traitement réservé à la *makhaiévchtchina* (le courant d'idées inspiré par Makhaiski) dans les éditions successives de l'*Encyclopédie soviétique* (1938, 1954, 1974). La première mention la définit comme un «courant petit-bourgeois, réactionnaire, proche de l'anarcho-syndicalisme», mais en propose une analyse froide et pas complètement fautive. La deuxième édition exprime une violente animosité à son encontre et traite ceux qui mettent en question l'intelligentsia de hooligans «dangereux pour l'État!» Quant à la troisième mouture, elle se veut plus compréhensive, mais est pleine d'inexactitudes. Elle rappelle aussi que «le parti a toujours mené une lutte résolue contre la makhaiévchtchina et ses manifestations isolées...». Ces fluctuations témoignent d'un malaise qui laisse à penser que, malgré la répression et les persécutions, l'influence de Makhaiski s'est perpétuée dans des interstices de la société soviétique.

On assiste, depuis quelques années, à un regain de l'intérêt pour ce penseur et ses problématiques, comme en témoigne la réédition de ses textes. En 2009, la revue *Agone* a consacré un numéro double portant sur «Les Intellectuels, la critique & le pouvoir»⁷ qui contient, outre des textes de Makhaiski, une série d'articles sur des thèmes proches de ceux qu'il a développés.

7. «Les Intellectuels, la critique & le pouvoir», *Agone*, N° 41/42, 2009.

Parmi ceux-ci, relevons le thème du langage hermétique qu'utilisent certains penseurs actuels (Alain Badiou, Slavoj Žižek, Toni Negri...). Un radicalisme «chic» qui serait surtout «une esthétique, un monde de mots, une radicalité de papier» répondant plus au souci de distinction d'une élite intellectuelle qu'aux nécessités des mouvements sociaux.

Makhaïski et ses émules nous amènent à nous questionner:

- Peut-on être un 'e intellectuel 'le sans légitimer et renforcer la domination?

- Comment savoir si une théorie sociale est émancipatrice et ne constitue pas une manière de se faire une place dans le «champ du savoir», un moyen de dominer et finalement de mener à leur perte les mouvements sociaux?

- Comment réfléchir et développer des théories critiques en évitant les deux écueils: idéologie aliénante; scepticisme et impuissance?

Lausanne, mars 2018

Jan Waclav Makhaïski (1905)

*La science socialiste, nouvelle religion des intellectuels*¹ (Extraits)

Le socialisme du XIX^e siècle n'est pas, comme l'affirment ses croyants, une attaque contre les fondements du régime despotique qui existe depuis des siècles sous l'aspect de toute société civilisée, de l'État. Ce n'est que l'attaque d'une seule forme de ce régime: la domination des capitalistes. Même en cas de victoire, ce socialisme ne supprimerait pas le pillage séculaire, il n'éliminerait que la propriété privée des moyens matériels de production, de la terre et des fabriques. Il ne supprimerait que l'exploitation capitaliste.

La suppression de la propriété capitaliste, c'est-à-dire de la possession privée des moyens de production, ne signifie pas encore la disparition de la propriété privée familiale en général. C'est justement l'institution de cette dernière qui garantit le pillage séculaire, qui assure à la minorité possédante et à sa descendance toutes les richesses et tout l'héritage culturel de l'humanité. C'est précisément cette institution qui condamne la majorité de l'humanité à naître esclave, à une vie de travail manuel. L'expropriation de la classe des capitalistes ne signifie nullement encore l'expropriation de toute la société bourgeoise.

Par la seule suppression des capitalistes privés, la classe ouvrière moderne, les esclaves contemporains, ne cessent pas d'être esclaves, condamnés à un travail manuel durant toute leur vie; par conséquent, la plus-value nationale créée par eux ne disparaît pas, mais passe entre les

1. In Jan Waclav Makhaïski, *Le socialisme des intellectuels. Critique des capitalistes du savoir*, Paris, Spartacus, 2014, pp. 209-221.

maines de l'État démocratique, en tant que fonds d'entretien pour l'existence parasitaire de tous les pillards, de toute la société bourgeoise. Cette dernière, après la suppression des capitalistes, continue à être une société dominante, tout comme auparavant celle des dirigeants et gouvernants cultivés, monde des «mains blanches»; elle reste en possession du profit national, qui se répartit sous la même forme que maintenant: «honoraires» des «travailleurs intellectuels», puis grâce à la propriété et au mode de vie familiaux, ce système se conserve et se reproduit de génération en génération.

La socialisation des moyens de production ne signifie que l'abolition du droit de propriété privée et de la gestion privée des fabriques et de la terre. Dans ses attaques contre l'industriel, le socialiste ne touche en rien aux «honoraires» du directeur et de l'ingénieur.

Le socialisme du siècle passé laisse inviolables tous les revenus des «mains blanches», en tant que «salaires des travailleurs intellectuels»; et il déclare l'intelligentsia «non intéressée, et ne prenant pas part à l'exploitation capitaliste» (Kautsky). *Le socialiste contemporain ne peut et ne veut pas supprimer le pillage et la servitude séculaires.*

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le socialisme s'est proclamé partout science sociale. À la suite de l'économie politique «prolétarienne», il se crée maintenant une sociologie «prolétarienne» et une historiosophie «socialiste».

La science sociale ne peut être l'ennemie du régime de servitude qui existe depuis le développement historique de la civilisation. Elle ne souhaite être que l'analyste impartiale de ce développement historique; par conséquent, elle n'est pas son ennemie mais plutôt sa tutrice.

Entre-temps, le socialisme a éprouvé une tendance irrésistible à devenir une véritable science sociale. Les savants socialistes – s'éloignant sans cesse davantage de la pensée que toute l'histoire écoulée des sociétés civilisées n'est que l'histoire de la servitude de la majorité de l'humanité, que les lois historiques des siècles passés, jusqu'à notre époque comprise, sont des lois fondées sur le pillage, *l'expression de la volonté de la minorité dirigeante* – se mettent à analyser ces lois comme des lois objectives du développement de la communauté humaine, s'occupent de «les révéler et de les formuler, afin de s'y soumettre».

En fait, la seule voie directe de renversement de l'ordre de servitude existant, la seule voie libre de tous compromis avec la légalité bourgeoise,

c'est la *conspiration clandestine de transformation des grèves ouvrières fréquentes et violentes en une insurrection, en une révolution ouvrière mondiale*. Cette voie se trouve entièrement en dehors des limites de l'enseignement socialiste contemporain. [...]

En effet, quels sont les motifs, les raisons d'attaquer le régime bourgeois actuel, selon l'enseignement socialiste? Tout d'abord *l'aggravation* de la situation de la population, en comparaison de son état dans les formes sociales antérieures, conséquence de l'offensive de la production capitaliste. Ensuite, le comportement désordonné de l'économie, l'«anarchie» de la production, l'incapacité de la société actuelle à garantir une juste et constante évolution de la vie économique du pays.

L'enseignement marxiste prédit la chute du capitalisme, indépendamment de la volonté des hommes, et avance la nécessité objective du socialisme pour la société existante. L'objectivisme marxiste est un système reposant entièrement sur des postulats de ce genre.

Le régime socialiste devient une nécessité pour tous, car les crises ne permettent pas à la société d'exister sous sa forme antérieure. Ce n'est pas pour le renversement de la société actuelle que les socialistes se révoltent contre le régime capitaliste, mais c'est pour le guérir de ces crises, ce qui ne signifie donc nullement le renversement du régime séculaire de servitude, mais au contraire son raffermissement. [...]

Le marxisme espère attester de son révolutionnarisme et de son intransigeance autrement qu'en luttant réellement d'une manière intransigeante contre le régime du pillage. Il se contente de démontrer que le moment historique lui-même, les lois mêmes de la société humaine, indépendantes et au-dessus des hommes – c'est une véritable prédiction socialiste – ne font que condamner la société bourgeoise à la faiblesse et à la ruine, et lui donnent en même temps la possibilité de libérer le monde de la servitude.

Mais il n'y a pas d'extra-voyance socialiste, il n'y a aucune loi de développement de la société indépendante de la volonté des hommes. Il n'y a pas de forces de la nature qui puissent récompenser les «bons» opprimés en raison de leurs malheurs, et qui puniraient les oppresseurs injustes pour leurs mauvaises actions. Les socialistes s'indignent et luttent contre l'aggravation du régime de classes; *leur lutte, mais elle seulement, peut supprimer cette aggravation*, et non pas le régime de classes lui-même.

C'est pour cela qu'en dépit des attentes et espérances des naïfs croyants, le socialisme scientifique ne peut que collaborer activement

au développement du progrès bourgeois. Cela devient chez lui une conscience spécifique très profonde. La social-démocratie attire à elle, par ses professions de foi, tous les éléments capables et compétents de la société bourgeoise contemporaine. [...]

Que ce soit sous la bannière du socialisme scientifique ou de l'anarchisme, les travailleurs mènent l'offensive contre les «classes gouvernantes», uniquement parce qu'elles sont «incapables de gérer l'industrie, d'organiser la production et l'échange», uniquement parce qu'elles sont devenues irréversiblement «séniles». L'attitude de l'anarchisme envers le régime séculaire de pillage, ainsi que peut le constater le lecteur, n'est pas plus hostile que celle des «socialistes parlementaristes» corrompus. Tout au contraire, Kropotkine, bien qu'il soit l'ennemi de tout gouvernement, révèle à l'égard des «classes dirigeantes» une naïveté d'enfant, telle qu'on aurait du mal à en trouver l'équivalent chez les sociaux-démocrates «corrompus». Il pense que si «les classes régnantes» n'étaient pas devenues «séniles» et si elles «pouvaient avoir le sentiment de leur position, certes, elles s'empresseraient de marcher au-devant de ces aspirations [nouvelles]», qu'elles seraient «capables de réaliser quoi que ce soit de durable». Tout cela rend assez perplexe; sur quelle base Kropotkine se déclare-t-il, lui et son enseignement, hostile à tout gouvernement, alors qu'en même temps il ne s'indigne que contre les classes gouvernantes *séniles*? Tous les gouvernements progressistes apparus plus d'une fois dans le développement historique, gouvernements qui «comprenaient» les aspirations nouvelles, comprenaient également à son avis, les besoins du peuple et garantissaient le bien-être aux masses populaires.

Mais que se passerait-il si les classes dirigeantes «séniles» étaient remplacées par d'autres, nouvelles, jeunes, non impuissantes et non ignorantes? Alors toute raison de réaliser la révolution, de renverser le gouvernement, d'être anarchiste disparaîtrait d'elle-même. Cette issue fatale se profile devant l'anarchisme avec autant de force que devant le socialisme scientifique, comme en général devant tous les socialistes du siècle passé. Souvent dans l'Histoire, des révolutions ont éliminé les classes dirigeantes «séniles» pour les remplacer par de nouvelles. Où se trouve la garantie que les classes dirigeantes pourraient cesser d'exister en général et pour de bon?

La seule garantie qu'il puisse y avoir, c'est *l'aspiration consciente des masses exploitées au renversement de toutes les classes dirigeantes, qu'elles soient rétrogrades ou progressistes*. [...]

Le socialisme du XIX^e siècle s'efforce de ne comprendre que la faiblesse et le processus de décomposition de la forme contemporaine de domination. Il est compréhensible, par conséquent, que le mystère de la domination en général ne soit ni perçu, ni révélé. Le socialisme ne démontre que l'«incompétence» et l'inadéquation de la société dominante contemporaine, ce qui ne prouve en rien encore l'«inadéquation», le parasitisme et le pillage de toutes les dominations dans l'histoire. Bien au contraire, le marxiste considère comme sa tâche principale de prouver la nécessité, pour la communauté humaine, des classes dirigeantes qui sont déjà apparues dans l'histoire.

Par suite, le socialisme du XIX^e siècle ne met pas à nu, et n'a aucune envie de le faire, le fondement de toute domination, faible ou forte. Il ne veut ni reconnaître, ni prendre conscience et voir en vérité le pillage constant qu'a représenté et représente l'existence même de maîtres au cours de toute l'évolution historique.

Il n'a ni la force ni la volonté de créer les véritables prémisses humaines qui engendreraient la chute du régime séculaire de pillage et de violence. Par contre, sa tâche essentielle consiste à acquérir la confiance des masses et à leur insuffler la foi inébranlable qu'il constitue précisément la seule voie vers le renversement du régime d'oppression. Voici sa tâche spécifique: convaincre de l'avènement inévitable du paradis socialiste, «indépendamment de la volonté des hommes», simplement provoqué par la marche historique, l'action de lois historiques et objectives.

C'est la tâche classique de toute religion, et la religion socialiste s'en acquitte très brillamment. La science positiviste et athée du XIX^e siècle n'a pas préservé les socialistes d'inventer une substance surnaturelle et une nouvelle forme de providence. Bien au contraire, au moment même où le socialisme a ressenti le besoin irrépressible de devenir la science qui révèle et explique les lois du développement social, il s'est mis à élaborer des fictions religieuses. La science socialiste a porté les mêmes fruits que la science des prêtres païens ou que celle des théologiens chrétiens.

Les anarchistes s'efforcent de démontrer que si la science des marxistes s'est avérée aussi fatale pour le socialisme révolutionnaire c'est qu'ils n'ont pas utilisé les fondements et les méthodes authentiques de la science moderne, mais ceux et celles de la métaphysique surannée, et principalement de l'enseignement éculé des hégéliens. Les anarchistes ont eux, à l'opposé, posé comme fondement de leur doctrine un strict

positivisme, la «véritable» méthode scientifique des sciences naturelles, la méthode inductive et déductive, qui préserve de toute métaphysique et garantit l'infaillibilité de l'enseignement socialiste.

Les anarchistes, avec leur aspiration à la «scientificité» tout comme les marxistes, ne font pas sortir le socialisme du domaine des croyances. La science socialiste accomplit ici une fonction commune à toutes les religions, du fait de son aspiration à la «scientificité», à l'objectivité, et de son caractère omniscent et obligatoire partout et pour tous.

Jan Waclav Makhaiski (1918)

*La révolution ouvrière*¹

(Extraits)

Durant toutes les périodes de développement du marxisme, la thèse affirmant que le premier pas de l'émancipation de la classe ouvrière consistait en la conquête du pouvoir est restée inébranlable et inchangée. La social-démocratie a quelque peu banalisé cette thèse par sa politique, en prônant, comme seul moyen de conquête du pouvoir d'État, la lutte pacifique du parlementarisme. [...]

Le bolchevisme a restauré la «pureté» originelle de la formule de conquête du pouvoir de Marx, non seulement dans sa propagande mais également dans les faits. [...] Toutefois, l'affirmation des bolcheviks tendant à présenter leur conquête du pouvoir comme la dictature, la domination de la classe ouvrière, n'est en fait qu'une des nombreuses fables que le socialisme invente tout au long de son histoire. [...] En 1917, quelques jours seulement après le coup d'État d'Octobre, dès que les bolcheviks occupèrent, dans les soviets, les places laissées vides par les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires – Lénine prenant celle de Kerensky, et Chliapnikov celle de Gvozdiev – on considéra que la classe ouvrière, par ce seul fait, détenait toutes les richesses de l'État russe. «La terre, les chemins de fer, les usines – tout cela, ouvriers, est dorénavant à vous », proclame l'un des premiers appels du Soviet des commissaires du peuple. [...]

Depuis Octobre, c'est l'ouvrier qui serait le maître de toutes les richesses, celui-là même dont la paie, étant donné la hausse continue du coût de la vie, devient une paie de famine; celui-là même, «propriétaire des fabriques»,

1. In Jan Waclav Makhaiski, *Le socialisme des intellectuels. Critique des capitalistes du savoir*, Paris, Spartacus, 2014, pp. 291-317.

qui, à la moindre grève des transports, se trouve condamné à l'effroi d'un chômage comme on n'en a encore jamais vu en Russie. [...]

La conquête du pouvoir d'État, menée par n'importe quel parti, aussi révolutionnaire et archi-communiste qu'il soit, ne peut rien donner par elle-même aux ouvriers, en dehors du pouvoir fictif, de la domination illusoire, que la dictature bolchevique n'a cessé de symboliser jusqu'à maintenant. [...] Il se révèle que ce pouvoir n'est pas celui de la classe ouvrière, qu'il ne défend que les intérêts de la «démocratie», des couches inférieures de la société bourgeoise: de la petite-bourgeoisie citadine et rurale, de l'intelligentsia, qualifiée de «populaire», ainsi que de déclassés du milieu bourgeois et ouvrier, appelés par la république soviétique à la direction de l'État, de la production et de toute la vie du pays. [...]

Les «tribunaux révolutionnaires» des sans-culottes parisiens condamnaient quotidiennement à mort plusieurs dizaines d'ennemis du peuple, et détournaient l'attention des pauvres par le spectacle des têtes tombant de l'échafaud, alors que ceux-ci étaient toujours aussi affamés et asservis; de même actuellement en Russie, on endort les masses ouvrières avec les arrestations de bourgeois, de saboteurs, avec la confiscation de palais, avec l'étranglement de la presse bourgeoise et les spectacles terroristes semblables à ceux des Jacobins. [...]

Le pouvoir qui échappe aux capitalistes et aux gros propriétaires terriens ne peut être saisi que par les couches inférieures de la société bourgeoise – par la petite-bourgeoisie et l'intelligentsia, dans la mesure où elles détiennent les connaissances indispensables à l'organisation et à la gestion de toute la vie du pays – acquérant ainsi et se garantissant solidement le droit à des revenus de maîtres, le droit de recevoir leur part des richesses pillées, leur part du revenu national. [...]

Qu'est donc maintenant la dictature bolchevique qui se maintient toujours malgré sa déconfiture communiste? Rien d'autre qu'un moyen démocratique de salut de la société bourgeoise contre la disparition fatale qui l'attendait sous les ruines de l'ancien État; rien d'autre que la régénérescence de cet État sous de nouvelles formes populaires, que la révolution seule pouvait créer. [...] Les inventeurs de la dictature communiste l'ont présentée aux ouvriers comme le premier et irréversible pas vers l'émancipation de la classe ouvrière, vers la suppression définitive du système millénaire de pillage; ce moyen est le même que celui qui servit aux démocrates bourgeois de la Révolution française, les Jacobins, à sauver et à renforcer le régime d'exploitation et de pillage.

Le fait que ce sont des socialistes qui utilisent ce moyen jacobin n'empêche pas que les mêmes fruits bourgeois en soient recueillis; car la première tâche de tout socialiste contemporain est d'empêcher la suppression immédiate de la bourgeoisie, ainsi que la révolution ouvrière.

Déjà, au début du troisième mois de la dictature bolchevique, les représentants les plus intelligents de la grande bourgeoisie russe (Riabouchinsky dans le *Matin russe*) ont déclaré que le bolchevisme était une dangereuse maladie, mais qu'il fallait la supporter patiemment, car elle portait en elle une régénération salvatrice et un renouveau de puissance pour leur «chère patrie». Ces mêmes bourgeois intelligents préfèrent Lénine, qui déchaîne la «plèbe», à Kérénsky, qui les défendait contre les «esclaves insurgés»! Pourquoi? Parce que Kérénsky, par ses louvoiements et son indécision, affaiblissait davantage le pouvoir déjà chancelant, tandis que Lénine a supprimé jusqu'aux racines tout ce pouvoir faible, compromis et incapable; il a ensuite ouvert la voie à un pouvoir nouveau et plus puissant, auquel l'ouvrier russe a reconnu des droits autocratiques.

Les Riabouchinsky, qui connaissent bien et estiment le marxisme, se sont vite convaincus que [...] le puissant pouvoir bolchevique pourrait devenir leur, bien que partagé avec de nouveaux seigneurs venus des basses couches libérées de la société bourgeoise. [...]

Tant que les exploités continueront d'exister, leur volonté, celle de tous les possédants – et non pas celle des ouvriers – s'incarnera tôt ou tard dans la forme de l'appareil d'État bolchevique. Les communistes entament déjà ce processus, en déclarant ouvertement qu'une dictature de fer est nécessaire, [...] pour discipliner les ouvriers, pour achever leur formation, commencée mais non achevée par les capitalistes, vraisemblablement à cause du caractère «prématuré» de l'explosion de la révolution socialiste. [...]

Que la dictature bolchevique aille de l'avant, vers le socialisme, ou bien en arrière, vers le capitalisme, elle considère tout autant qu'il est de son droit d'imposer la mobilisation militaire à la classe ouvrière.

L'obligation servile qui est imposée à la classe ouvrière par tous les États pillards, l'obligation de défendre à la guerre ses oppresseurs et leurs richesses, n'a pas disparu sous la République soviétique. [...]

Les troupes «socialistes» sont tenues de défendre le pouvoir soviétique sur le front intérieur, non seulement contre les contre-révolutionnaires gardes blancs, les partisans de Kalédine, de Kornilov, de la Rada ukrainienne; mais depuis les premiers jours du coup d'État d'Octobre, elles apprennent aussi à défendre, par le «sang et le fer», la propriété, en fusillant sur place les voleurs et les cambrioleurs.

Les foudres de guerre communistes s'appliquent maintenant à introduire la discipline et l'ordre, en réprimant féroce­ment leurs camarades d'hier, les anarchistes et les matelots, auxquels on ne donne même pas le temps de comprendre qu'avec le «nouveau cours», l'État communiste n'a plus besoin, au sein de l'Armée rouge, d'éléments déchaînés et critiques, et qu'on fusille aujourd'hui ce qu'on encourageait hier. [...]

Le socialisme marxiste indique à la démocratie bourgeoise mondiale un chemin expérimenté pour le salut du système d'exploitation, et lui fournit un moyen inestimable de se prévenir contre les révolutions ouvrières. [...]

Les ouvriers savent que les revenus privilégiés des intellectuels constituent une partie de la plus-value extraite par le capitaliste et consacrée aux gestionnaires: directeurs, ingénieurs, etc., ainsi qu'une partie de leur travail confisquée par l'État sous forme d'impôt, afin de garantir le bon entretien de tous les employés privilégiés.

Au troisième mois de la dictature bolchevique [...], tous comprirent que les déclarations sur l'égalité des revenus entre intellectuels et ouvriers, et tous les décrets et menaces du même genre, n'étaient rien de plus que de la démagogie pour attirer les masses ouvrières. [...]

La révolution d'Octobre a bien montré que l'ennemi de la révolution ouvrière et le défenseur du régime de pillage n'est pas seulement le capitaliste, possesseur des fabriques, mais également l'intellectuel, détenteur des connaissances qu'il monnaye contre un revenu privilégié. L'intelligentsia rassasiée, défendant sa position dominante, décida de ne pas tolérer la domination des ouvriers; elle refusa d'assumer la direction technique, sans laquelle les ouvriers ne peuvent organiser la production. [...]

Les bolcheviks [...] ne luttent pas pour l'émancipation de la classe ouvrière, mais ne font avant tout que défendre les intérêts des couches inférieures de la société bourgeoise actuelle et de l'intelligentsia. Ils ne veulent pas d'une expropriation générale, [...] parce qu'ils craignent pour l'avenir de l'intelligentsia; car l'expropriation générale réduirait simultanément les revenus élevés de celle-ci, et marquerait le début de la lutte des ouvriers contre les «mains blanches», pour l'égalisation de la rémunération du travail physique et manuel.

Le parti bolchevique est un parti d'intellectuels tout comme les autres partis socialistes, qu'ils soient mencheviks, socialistes-révolutionnaires ou autres. Tout socialisme n'aspire avant tout qu'à promouvoir les intérêts de l'intelligentsia et non ceux des ouvriers. [...]

Pour le révolutionnaire polonais Jan Waclav Makhaïski (1866-1926), «la finalité des partis prétendument révolutionnaires, d'abord sociaux-démocrates, ensuite communistes, était de servir de marchepied aux intellectuels vers le pouvoir».

Si sa théorie a été largement confirmée par l'issue de la Révolution russe, elle permet encore aujourd'hui de questionner le rôle de la culture et de la science dans l'appropriation par la classe des «capitalistes du savoir» d'une partie de la plus-value produite par la classe ouvrière.

Groupe de lectures du CIRA, mars 2018

Jan Waclav Makhaïski, *La science socialiste, nouvelle religion des intellectuels* (1905)

Jan Waclav Makhaïski, *La révolution ouvrière* (1918)

